Belgrade

15/K

LA JOURNÉE DES DUPES,

PIECE TRAGI-POLITI-COMIQUE,

REPRÉSENTÉE

SUR LE THÉATRE NATIONAL,

PAR

LES GRANDS COMÉDIENS DE LA PATRIE.

A PARIS;

Chez LE JAI, Libraire, rue de l'Échelle Saint-Honoré, à Saint Thomas.

1790.

FRC 1
3644.d
Case
FRC
14418

THE NEWBERRY
LIBRARY

PERSONNAGES.

MESSIEURS.

BIMEAURA, MIRABEAU.

PECHEILLAR, LE CHAPELLIER.

Conjurés du grand Collège.

CATEPANE, CASTELLANE.

MONTMICY, MONTMORENCY.

MOLA, MALO.

ALMENANDRE, ALEXANDRE.

Conjurés du petit Collège.

MOUNIER, *Citoyen vertueux.*

LAIBIL; BAILLI.

On ne sait pas bien ce que c'est encore.

YETAFET, LA FAYETTE.

Officier.

LA PEYROUSE, *Voyageur.*

O PARIA, *Indien.*

Mad. DU CLUB, *Maîtresse d'auberge.*

M. GARDE-RUE, *Sergent.*

SOLDATS.

TROUPE DE BRIGANDS, *soi-disants Nation.*

LA JOURNÉE DES DUPES,

PIÈCE TRAGI - POLITI - COMIQUE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

BIMEAURA, PECHEILLAR.

BIMEAURA.

Eh bien, Pecheillar, tu t'applaudis sans doute de t'être associé à mes projets. Ta réputation, rivale de ma gloire, a déjà porté ton nom dans toutes les provinces du Royaume. Mais ne nous bornons pas à de vains triomphes ; la réputation, comme le ciment qui unit les diverses parties d'un édifice, ne doit être rien pour nous, si elle ne sert à consolider notre fortune.

PECHEILLAR.

Qui peut mieux que moi, Bimeaura, saisir la vérité de ce principe. De tout temps j'ai regardé la réputation des hommes comme une vapeur légère, qu'un souffle élève, & qu'un souffle abaisse. Mon intérêt doit être pour toi le garant

de ma fidélité & de mon zèle. J'ai tout à gagner & n'ai rien à perdre.

BIMEAURA.

C'eſt là la poſition qui favoriſe les grandes entrepriſes ; auſſi ai-je mis ma confiance en toi, comme un agent sûr & décidé. Je vais actuellement te découvrir, ſans miſtère, les nouveaux plans qui doivent aſſurer nos hautes deſtinées.

Il eſt temps, Pecheillar, de te faire diſtinguer les amis qui nous ſervent, des rivaux que nous avons à combattre. Trois factions ont renverſé le trône, tu les a toutes confondues dans leur marche, il faut te faire connoître leurs vues.

Reken, ivre de bonheur & de gloire, a cru que c'étoit trop peu pour un homme de ſon caractère d'être le miniſtre d'un roi puiſſant. Son étonnante popularité lui a fait concevoir le hardi projet de s'établir médiateur entre le monarque & ſon peuple, croyant les maîtriſer également, l'un par la crainte, & l'autre par l'eſpérance. Il a préparé la deſtruction des deux premiers ordres de l'état ; j'ai favoriſé ſa marche, parce qu'elle s'accordoit avec mes plans. Mais Reken n'a pas une ame faite pour les grandes révolutions. Reken a pris le maſque de la vertu, ignorant ſans doute que ſi les Saints peuvent attirer le peuple aux pieds des autels, il faut un autre caractère & d'autres moyens pour le conduire à la brêche. Sylla, Catilina, Cæſar, Cromwell ; voilà les modèles qu'il faut ſuivre, quand on veut bouleverſer un empire ; auſſi avec un nom ſouillé, mais avec une audace qui ne reſpecte rien, je ſuis plus redoutable que lui. Reken a donc tremblé, quand il a vu que ſon pieux bavardage ne maîtriſoit plus ces flots impétueux que j'agite à mon gré. Il a balancé dans ſa marche, je l'ai pris ſur le temps, & l'attaquant avec courage, j'ai affoibli

cette grande popularité, j'ai dévoilé sa foiblesse, intimidé son génie ; mais Reken n'est point anéanti, il convient encore à mes projets qu'il se traîne sans gloire sur le chemin de la liberté, dans lequel son ambition a imprudemment engagé ses premiers pas.

PECHEILLAR.

C'est n'est assurément pas là le rival que nous avons à craindre.

BIMEAURA.

Non, sans doute, ce foible esprit est pour toujours abandonné à la honte & aux remords. Mais comme les événemens semblent se jouer de la prudence des humains ! l'homme qui, sans génie, sans projet, s'est jetté dans le tourbillon, uniquement pour avoir l'air de jouer un rôle, est celui que les circonstances veulent en vain élever au-dessus de moi. Yetafet veut anéantir la monarchie, pour former une association fédérative. Il compte obtenir le commandement des milices des provinces confédérées, c'est là la récompense que lui promet le parti dont il sert les projets ; mais il se flatte d'un fol espoir. En vain il cherche à couvrir son ambition du voile de la popularité ; en vain, il affecte de prendre avec soumission les ordres de Laibil ; la fausse modestie est un cadre qui fait ressortir l'orgueil ; c'est inutilement encore qu'il l'entoure de livrées somptueuses, qu'il charge son écusson des anciennes abeilles des Rois francs, il faut autre chose qu'un mannequin doré pour faire un maire du palais.

Yetafet sait que je suis instruit de tous ses projets, il sait que je veux les combattre, mon audacieux génie l'alarme, &, au milieu de sa garde fastueuse, il tremble.

Tu vois, Pecheillar, que nous avons dû marcher tous de front jusqu'à ce jour, puisque nos projets

ne trouvoient d'obſtacles que ſur le trône. Mais cette journée doit mettre fin à notre union, l'événement qui ſe prépare va décider notre ſort.

PECHEILLAR.

De quelle impatiente curioſité tu remplis mon eſprit.

BIMEAURA.

Tu connois mes principes ; j'ai mis en mouvement les deux grands agens du monde : l'intérêt & la vanité. Déjà ces avocats, dont la horde obſcurcit l'aſſemblée, ſe croyent autant de potentats. Ces enfans perdus que j'ai enlevés à leurs familles, & que mon génie dirige, penſent être des hommes, & ſont flattés de voir divulguer un ſecret qui n'étoit encore connu que du précepteur qui les avoit fouettés la veille. Des courtiſans, idolâtres de l'autorité, jouent toujours le même rôle, ils encenſent leur idole entre les mains du peuple. Le parjure & l'uſure ont décidé la marche d'un pontife ; des *paſteurs* ſubalternes & ignorans, égarés par l'avarice & l'orgueil, eſpèrent partager la puiſſance & la fortune de leurs chefs ; le bourgeois engoncé ſous ſes larges épaulettes ſe croit le rival d'Alexandre ; le peuple ſouffre, je le ſais ; mais l'eſpérance le ſoutient encore, & je ne puis m'empêcher d'admirer avec toi la crédulité de cette tourbe ignorante, à qui il m'a été ſi facile de perſuader que je paſſois ſubitement du genre de vie diſſolue dans laquelle nous avons vécu, pour braver en ſa faveur tous les dangers, me livrer aux plus pénibles travaux, ſans aucun intérêt perſonnel, uniquement guidé par le ſaint amour de l'humanité. Non, peuple inſenſé, Bimeaura ſeroit plus peuple que toi, s'il ne s'élevoit pas à de plus hautes idées !

Je veux être maître, Pecheillar, & n'ai encore rien fait pour le devenir. Les deux premiers

ordres de l'état anéantis, l'armée débauchée, les tribunaux supprimés, l'honneur français souillé par mille atrocités, la discorde, à la voix de mes agens, secouant par-tout ses flambeaux; tout est inutile sans le coup qu'il faut frapper aujourd'hui. La présence du monarque m'offusque, le grand caractere de la reine m'effraye, il faut que tous ces phantômes importuns disparoissent.

PECHEILLAR.

Mais je ne te vois aucuns moyens suffisans dont tu puisses disposer pour une si grande entreprise. Où sont tes soldats?

BIMEAURA.

Mes soldats! j'ai de grands trésors que je prodigue, & songes qu'un soldat, qui une fois a vendu son honneur, a toujours un marché ouvert avec celui qui peut le payer.

PECHEILLAR.

Mais ne crains-tu pas que ton projet ne soit connu, & qu'une main vengeresse.....

BIMEAURA.

Ne crains rien pour moi, tous mes ennemis sont parmi les gens délicats & honnêtes, & je dispose du fer & du poison des scélérats. Mon plan est bien combiné, rapporte-t-en à mon génie. Je me sers de la vanité d'Yetafet, qui veut avoir le monarque sous sa garde; je l'ai excité par mes émissaires; mais tout sera consommé par les mains les plus viles. Le roi prendra la fuite, & son épouse..... Mais quel bruit entends-je? C'est le peuple qui s'attroupe, il faut lui parler, & je t'instruirai après du rôle que tu dois jouer dans cette importante journée.

SCENE II.

BIMEAURA, PECHEILLAR, *une Patrouille de la Garde Nationale, du Peuple.*

(Deux Sentinelles placés vis-à-vis l'un de l'autre.)

(ensemble.)

QUI vive ?

UNE POISSARDE.

N'ayez pas peur, patrouille, c'eſt moi.

LES DEUX SENTINELLES *(ensemble.)*

Paſſez de l'autre côté.

LES POISSARDES.

Eſt-ce que la rue a trois côtés ? Vaudroit autant dire de nous en aller.

(appercevant Bimeaura.)

Hé ! c'eſt notre vigoureux.

Par quel haſard notre gros papa eſt-il hors de chez lui de ſi bon matin ?

BIMEAURA.

Mes enfans, je veille toujours pour votre bonheur.

UNE POISSARDE.

Faut convenir, Meſdames, que j'avons là un brave galant : il faut, mon vigoureux, que je te plante deux bons baiſers ſur tes groſſes joues.

UNE POISSARDE.

T'as raiſon, Catherine ; il le mérite bien ; car il paye mieux qu'un prince.

BIMEAURA.

Rien ne me plaît, Meſdames, autant que ces témoignages de votre tendreſſe.

UNE POISSARDE.

Il a ma finte lâché le mot : c'eſt que je t'aimons bien. Je ferons toujours tout ce que tu voudras : tu ſais comme j'étions prêtes pour ce chien de veto ;

veto; mais actuellement, mon vigoureux dis-moi donc queuque c'eſt que cette varmine là?

BIMEAURA.

Mais ce ſeroit peut-être bien long à vous expliquer.

UNE POISSARDE.

Pardienne, mon vigoureux, toi qui as tant d'éloquence, tu nous diras ça en quatre mots. J'entendrons toujours aſſez bien. Tiens, c'eſt que jamais je ne ſavons les choſes qu'après que je les avons faites, & je voulons nous exercer pour envoyer nos députés à l'aſſemblée nationale.

BIMEAURA.

Eh bien, voici ce que c'eſt que le *veto*. Il y en a de deux eſpeces, l'un eſt abſolu, & l'autre ſuſpenſif.

UNE POISSARDE.

Tians, Catherine, vois-tu comme il parle; c'eſt du biau ça, dame.

BIMEAURA.

Imaginez-vous que vous êtes dans votre maiſon bien tranquille, la table miſe, toute votre famille s'apprête à manger la ſoupe; il prend fantaiſie au roi de dire *veto*, & ſur le champ il prend votre ſoupe, & vous laiſſe là, emportant votre dîner.

UNE POISSARDE.

Qu'eu chienne de gueule! je ne voulons pas de cet abſolu, ça rime à mon cul.

UNE AUTRE POISSARDE.

Mais, mon vigoureux, j'ons donc queuque choſe de cette affaire-là; car j'ons le ſi penſif.

BIMEAURA.

Oui, vous avez le *veto* ſuſpenſif, mais c'eſt comme ſi vous n'aviez rien. Car lorſque le roi aura dit ſon *veto*, vous avez encore plus de deux ans pour manger votre ſoupe.

UNE POISSARDE.

Oh, morbleu, je ne laisserai jamais refroidir la mienne.

BIMEAURA.

Vous voyez avec quel zèle nous vous servons, nous courons bien des dangers, mais nous ne craignons rien, tant que nous sommes sûrs de vos services. Songez que nous avons des ennemis communs; on vous les fera toujours connoître sous le nom d'aristocrates; il n'en faut épargner aucun. Ainsi obéissez aveuglement aux gens qui vous donneront des ordres. Adieu, Pecheillar, suis-moi.

TOUTES LES POISSARDES *ensemble*.

Je brûlerons notre derniere juppe plutôt que de l'abandonner.

UNE POISSARDE

De quelle diable de chicane il nous a debarrassé-là. C'étoient les aristocrates qui vouloient ce *veto* pour manger notre pain, ah! les chiens.

UN HOMME DE LA TROUPE.

Je vais mettre quatre charges dans mon fusil & le premier aristocrate que je rencontrerai, payera pour le *veto*.

UNE POISSARDE.

Mesdames, allons joindre nos camarades qui nous attendent, car il y a quelque chose de grand à faire aujourd'hui.

Le peuple sort, excepté quelques traîneurs qui voient arriver M. de la Peyrouse & O Paria; ils les observent.

SCÈNE III.

LA PEYROUSE, O PARIA.

Quelques gens du Peuple.

LA PEYROUSE.

Mon cher O Paria, tu as trop pleuré ta patrie pour être étonné des transports qui agitent mon cœur en voyant mon pays. Le spectacle que t'ont présenté des marins fatigués d'une longue navigation, a suffi pour t'inspirer le desir de connoître la France; mais quels tableaux sublimes & ravissans vont s'offrir ici à ton esprit observateur, vont pénétrer ton cœur sensible. Un territoire immense, une population nombreuse, gouvernés par des ressorts invisibles qui entretiennent par-tout l'harmonie, la confiance & le bonheur. Tes yeux vont être éblouis de l'éclat du trône. Tu vas voir le plus grand monarque de l'univers tempérant sa puissance & sa force par sa modération & ses vertus pacifiques; près de lui une reine brillante de gloire & de beauté, adoucissant par une affabilité touchante cet air de majesté qu'elle tient de la nature & de son grand caractère.

UN HOMME DU PEUPLE (*bas à la troupe.*)

Quel langage! c'est bien là un aristocrate. Courons vîte chercher du monde pour l'arrêter.

(*Ils sortent.*)

LA PEYROUSE.

Tu vas sur-tout admirer l'urbanité & la douceur de ce peuple aimable, son idolâtrie pour son roi, cet esprit piquant & ingénieux qui fait de la capitale le temple des arts, des spectacles enchanteurs, une police plus étonnante encore, les plaisirs & la sûreté attirant de toutes parts

des voyageurs curieux, qui viennent ici répandre à grands flots les richeſſes des nations étrangères ; tu ſeras touché ſur-tout de l'accueil flatteur dont ce peuple généreux va récompenſer mes travaux & mes dangers ; tu vas voir juſqu'à quel point les Français ſont dignes...

SCÈNE IV.

LA PEYROUSE, O PARIA, LE PEUPLE, M. GARDE-RUE, *Soldats.*

LE PEUPLE (*revient en criant*) :

A bas la cocarde blanche !

LA PEYROUSE.

Que ſignifie ce langage ?

LE PEUPLE.

A bas la cocarde blanche !

LA PEYROUSE.

Ignorez-vous donc qu'un ſoldat Français n'abandonne jamais ſes couleurs.

LE PEUPLE.

Un ſoldat ! Il n'y a plus de ſoldats en France, il n'y a que des citoyens.

LA PEYROUSE.

Retirez-vous, canaille ! ou je vous ferai bientôt ſentir qu'on n'inſulte pas impunément devant moi l'armée Françaiſe.

LE PEUPLE.

C'eſt ainſi que tu oſes parler à la nation ! (*Ils ſe jettent ſur lui, lui arrachent ſa cocarde, & lui volent ſes boucles, ſa montre, & tout ce qu'O Paria poſſede*).

A bas la cocarde !... Il faut que tu faſſe un don patriotique.

(*La patrouille arrivée*).

M. GARDE-RUE.

Paix là ! paix là ! Meſſieurs les Citoyens ; de grace point de bruit !..... Au nom de dieu, au nom de la loi ! permettez que j'approche. (*Il ſépare le peuple*).

LA PEYROUSE à M. GARDE-RUE.

Ah ! Monſieur, vous arrivez bien à propos pour me tirer des mains de ces brigands.

M. GARDE-RUE.

Modérez-vous, Monſieur, dans vos expreſſions, ces brigands ſont des hommes.

LE PEUPLE

C'eſt un ariſtocrate ! à la lanterne !

LA PEYROUSE.

J'imagine, Monſieur, que vous ne venez pas ici pour appuyer ces gens-là dans leur criminelle entrepriſe.

M. GARDE-RUE.

Monſieur, les droits de l'homme ſont en vigueur, & je n'ai que la voie de la repréſentation, juſqu'à ce que la loi martiale ſoit publiée. Mais ces Meſſieurs ſont des citoyens qui aiment autant la juſtice que la liberté.

LE PEUPLE.

C'eſt un ariſtocrate ! à la lanterne !

M. GARDE-RUE.

Patience, Meſſieurs ! je ne viens pas ici pour m'oppoſer à la volonté ſouveraine de la nation ; mais vous ne refuſerez pas ſans doute d'entendre cet homme, qui n'a pas trop ſon eſprit à lui.

(*A la Peyrouſe*).

Qui êtes-vous, Monſieur ?

LA PEYROUSE.

Moi, Monſieur, je ſuis un voyageur.

M. GARDE-RUE.

Vous avez donc un paſſe-port de votre diſtrict, veuillez bien me le communiquer.

LA PEYROUSE.

Un passeport de mon district ! que voulez-vous dire, Monsieur ?

M. GARDE-RUE.

Vous savez bien, Monsieur, que depuis que nous sommes libres, on ne voyage pas sans permission de sa paroisse.

LA PEYROUSE.

Depuis que nous sommes libres ! . . . Un passeport de mon district. . . . Je ne vous comprends pas, Monsieur.

M. GARDE-RUE.

Mais au moins avez-vous sur vous la permission du district pour porter un sabre.

LA PEYROUSE.

Est-ce qu'un Gentilhomme a besoin d'une permission pour porter ses armes.

LE PEUPLE.

Un gentilhomme ! . . . . c'est un aristocrate ! . . . à la lanterne.

M. GARDE-RUE.

Prenez-garde à ce que vous dites, Monsieur. Vos réponses ne sont nullement satisfaisantes. Vous voyez qu'elles ne plaisent pas à la nation ; elle finiroit par vous pendre ; il faut me suivre à l'Hôtel-de-Ville (*aux soldats*). Messieurs les soldats ! attention, je vous prie, au commandement ! . . . . . Faites moi l'honneur d'envelopper cet homme !

UN GRENADIER.

Mais, M. Garde-rue, ce n'est pas comme cela qu'on commande. Je vais vous faire voir ce que c'est . . . . attention ! . . . . à droite & à gauche ; ouvrez les rangs ! . . . . marche ! . . . . alte ! . . . . voilà votre homme enveloppé.

M. GARDE-RUE.

Ah ! Monsieur le grenadier, que je vous ai

d'obligation ; vous m'avez tiré là d'un grand embarras.

LA PEYROUSE.

Comment, Monsieur, vous m'amenez comme un criminel, & ces brigands qui m'ont maltraité & dépouillé restent libres.

M. GARDE-RUE.

Monsieur, je ne sais qu'y faire. Je vois que vous ne connoissez pas encore bien la liberté. Vous êtes venu dans un mauvais moment, & vous voilà justement entre les droits de l'homme & la loi martiale.

LA PEYROUSE.

Expliquez-moi ces énigmes.

M. GARDE-RUE, (*avec un sourire de mépris.*)

Je vois bien, Monsieur, que vous n'avez lu aucun des décrets de l'assemblée. Voici ce dont il s'agit. Nous avons obtenu les droits de l'homme ; dès ce moment tout ce que vous appellez dans votre langage aristocratique, brigands, canaille, regne & fait tout ce qui lui plaît ; quand cela devient trop fort, on publie la loi martiale : c'est une finesse des aristocrates, parce qu'alors on tue tout le monde, ce qui établit l'équilibre, & fait une compensation. C'est par cette sublime combinaison qu'on a trouvé moyen de rendre libre & tranquille, tour-à-tour, les citoyens & les aristocrates.

LA PEYROUSE.

Je rêve, sans doute.

LE PEUPLE.

Vive le tiers-état ! ou à la lanterne !

M. GARDE-RUE.

Criez, Monsieur, criez.

LA PEYROUSE.

Que voulez-vous que je crie ?

M. GARDE-RUE.

Ce que la nation vous commande.

LE PEUPLE.

Vive le tiers-état ! ou à la lanterne!

M. GARDE-RUE.

Criez, Monsieur, criez, ou je ne réponds pas de vos jours.

LA PEYROUSE (*en sortant.*)

Vive la lanterne ! vive la lanterne !

(*Ils sortent*).

O Paria reste.

SCÈNE V.

O PARIA, *seul.*

IL y a si long-temps que le capitaine est sorti de France qu'il n'en sait plus trouver le chemin; il s'en croyoit plus près qu'il ne l'est. Il savoit mieux le chemin de nos îles que celui de son pays.... Mais qu'est-ce que c'est que nation, pour qui ces gens-là m'ont dépouillé. C'est sans doute quelque tyran qui pille les voyageurs. Pour moi je regrette bien peu mes boucles, je marcherai aussi bien pieds nuds. Je vais suivre le capitaine, car sans lui je ne trouverai jamais le chemin de cette belle France.

(*Il sort.*)

SECOND ACTE.

SCÈNE PREMIERE.

YETAFET, (*seul*)

QUELS mouvemens ont-ils donc fait naître dans mon cœur?..... Sans doute, ils ont raison..... Mon rôle est secondaire, il manque quelque

quelque chose à ma gloire..... Un autre étale sa puissance sous les yeux de son ancien maître, il protége la cour, il assure la tranquillité de l'assemblée.... Et moi je règne sur des bourgeois, qui, à chaque instant, me disputent l'empire ; tout ce qu'il y a de grand fuit l'enceinte des murs où je commande. Que m'importe de déployer toute la pompe de l'autorité devant un peuple séduit & ignorant ; il me faut d'autres regards, & la gloire sans témoins est un palais sans lumière..... Oui ! ... Plus je réfléchis à cette grande entreprise, moins je vois de difficultés à l'exécuter..... Tout tremble au bruit de mes tambours..... Les soldats français désertent aujourd'hui leurs drapeaux dès qu'il s'agit de les défendre.... Le prince trouvera peut-être quelqu'appui dans la fidélité de ses gardes ? Mais leur petit nombre trahira leur courage & leur zèle.... Allons, le parti en est pris... S'il faut un roi à la France je veux en être maître ; s'il doit perdre l'empire, je veux pouvoir m'en faire un mérite.

SCÈNE II.

YETAFET, LAIBIL.

LAIBIL.

QUEL parti prenez-vous ? le temps presse ; déjà le peuple s'assemble.

YETAFET.

Je veux, mon cher Laibil, assurer votre autorité & ma gloire ; je marcherai à la tête des troupes.

LAIBIL.

Ah ! c'est nous assurer la victoire.

YETAFET.

Mais, écoutez Laibil, il faut ici allier la prudence au courage. Il ne faut pas nous laisser soupçonner d'ambition ou d'intrigue. Quand on a long-temps porté le masque, il ne laisse voir en tombant que des traits défigurés & ternis. Autant notre modestie nous a été utile, autant elle nous rendroit odieux si nous nous laissions pénétrer. Il convient donc que nous ayons l'air de ne prendre aucune part à cet événement ; qu'une longue résistance constate notre répugnance, & que la violence à laquelle nous aurons l'air de nous soumettre, soit d'avance la preuve de notre innocence ; vous connoissez ma marche de ce jour ; elle ne variera pas... Vous restez ici ; remplissez à l'ordinaire vos fonctions, & lorsqu'il en sera temps vous me ferez avertir.

(*Il sort.*)

SCÈNE III.

LAIBIL, *seul.*

QUEL manège !... Voilà donc les profondeurs de la politique ! Grand Dieu ! tu lis dans le fond des cœurs, tu sais que nous n'en sommes pas tous également coupables !

SCÈNE IV.

LAIBIL, LA PEYROUSE, O PARIA, LE PEUPLE, LA GARDE.

Le peuple (*lance avec violence sur la scène la Peyrouse sanglant & en désordre.*)

V'LA un aristocrate ; . . . un traître . . . faut le pendre & le juger !

LAIBIL.

Ah ! voilà sans doute quelque victime qu'il faut que j'arrache à leur fureur.

LA PEYROUSE (*reconnoissant Laibil.*)

Mais c'est lui !... Quel costume nouveau !..., Oui, c'est Laibil..... Ah ! mon cher Laibil, quel bonheur pour moi que de rencontrer un honnête homme : instruisez-moi de grace qu'est-ce que... tout m'étonne & me bouleverse...

(*Il veut embrasser Laibil.*)

LAIBIL (*le repousse avec dignité.*)

Respectez ma mairie..... Songez que vous parlez à votre chef & votre juge.

LE PEUPLE.

Ah ! ah ! vois-tu comme il refuse ce baiser de Juda ! Ces aristocrates sont les amis de tout le monde quand ils ont peur : à la lanterne d'abord !

LA PEYROUSE.

Tout le monde est fol ! ... (*Il crie de toute sa force*). Laibil ! Laibil ! reveillez - vous ! reconnoissez - moi ! reconnoissez - vous !

LAIBIL.

Citoyen, je vous reconnois fort bien, & vais procéder à votre interrogatoire.

LE PEUPLE.

Point tant de cérémonie, M. le juge, c'est un aristocrate ; j'allons le mettre à la lanterne, & vous ferez vot métier après, vous aurez du temps de reste pour ça.

LAIBIL.

Au nom de la loi, Messieurs, permettez que je l'interroge.

LE PEUPLE.

C'est inutile, la nation l'a condamné. Qu'est que c'est que la liberté si je ne pouvons faire tout ce que je voulons ?

LAIBIL.

Je fais tout le respect que je dois à la voix

du peuple; mais si son interrogatoire nous fait connoître les chefs de la conspiration ! si au lieu d'un coupable vous en avez trente à punir !

LE PEUPLE.

Ma finte, il a raison ! C'est un brave magistrat que ça ! Interrogez donc, monsieur; mais de manière à lui faire tout dire, & lui tirer les vers du nez. J'allons tout écouter, car la justice est publique. Ça va bien mieux da, depuis que je nous en mêlons.

LAIBIL.

Homme, quel est votre nom ?

LA PEYROUSE.

Le comte de la Peyrouse.

LE PEUPLE.

Je l'avons bian déniché; c'est un comte ! à la lanterne !

LAIBIL.

Quel est votre état ?

LA PEYROUSE.

Je suis militaire.

LAIBIL.

Avez-vous prêté le serment ?

LA PEYROUSE.

Oui, j'ai juré d'être toujours fidèle au roi.

LE PEUPLE.

Voyez-vous le chien d'aristocrate ? à la lanterne !

LAIBIL (*par forme de conversation.*)

Avez-vous trouvé le fameux passage ?

LA PEYROUSE.

Oui; & si mes vaisseaux avoient été en meilleur état, je serois arrivé par-là.

LE PEUPLE.

L'avez-vous bien entendu, M. le juge ? il a découvert le fameux passage de Montmartre, & il auroit conduit ses vaisseaux pour foudroyer Paris. A le chien de traître ! vous verrez que c'est

queuqu'égoût que je ne connoiſſons pas. Ces ariſtocrates profitant de tout, ne pouvant avoir la ville d'aſſaut, ils veulent la prendre à l'abordage.

LAIBIL *(avec gravité.)*

Etes-vous depuis long-temps à Paris ?

LA PEYROUSE.

Ce peuple le ſait auſſi bien que moi. J'arrive.

LE PEUPLE.

Oh ! je faiſons bonne police, je l'avons arrêté à temps ; le traître, il alloit peut-être ouvrir la porte de l'égoût à ſes vaiſſeaux.

LAIBIL *(toujours en cauſant.)*

Avez-vous fait des cartes ?

LA PEYROUSE.

Oui, j'en ai beaucoup ; mais ce n'eſt pas le moment de les montrer.

LE PEUPLE.

Faudra bien qu'il les montre : j'allons le fouiller. Voyez queu chien ! C'eſt lui qui a fait les cartes pour le fauxbourg Saint-Antoine. Queu capture j'avons fait là. C'eſt peut-être le comte d'Artois.... Faudra lui demander ça bien finement.

LAIBIL *(à part.)*

Je ſuis combattu par les devoirs de ma place, & mon amour pour les ſciences.... Mes queſtions indiſcrètes le conduiſent au bord du précipice.... Il faut l'éloigner. *(à la Peyrouſe).*

Sortez un moment. *(la Peyrouſe ſort.)*

(Au Peuple.)

Vous voyez comme il ſe compromet par ſes réponſes : il faut le laiſſer libre, & ſa conduite nous en découvrira bien davantage.

LE PEUPLE.

Oui, c'eſt bien fait : je le reprendrons toujours. Et ſi cela en fait pendre trente, comme vous nous le promettez, ça ne fera que reculer pour mieux ſauter.

LAIBIL.

Qu'on le faſſe rentrer. (*La Peyrouſe rentre*).

Citoyen, vous êtes libre. Je vais vous donner quatre fuſiliers pour vous conduire.

LA PEYROUSE.

Je vous prie, Monſeigneur de Laibil, de me permettre de vous confier un billet que je vais écrire, il concerne mes plus chers intérêts.

(*Il écrit ſon billet, & le donne à Laibil*).

Je ne puis trop vous remercier de la juſtice que vous m'avez rendue.

(*Il ſort*).

SCENE V.

LAIBIL, LE PEUPLE.

LE PEUPLE.

VOILA une juſtice faite ; mais j'en avons une autre encore qui preſſe.

LAIBIL.

De quoi s'agit-il, mes chers concitoyens ?

LE PEUPLE.

Je voulons aller couper la tête à ces chiens de gardes-du-corps qui font des gueuletons pendant que je mourons de faim.

LAIBIL (*à part.*).

Bon..... (*au Peuple*). Mais êtes-vous bien inſtruits de cette prétendue offenſe.

LE PEUPLE.

Oh, que oui. Je l'avons lu dans un petit imprimé. Ils ont fait un grand cabaret ; ils ont mangé plus de quinze cens livres de pain, & bu à l'avenant ; & puis ils ont dit au roi & à la reine qu'ils l'aimions bien ; je n'aimons pas ces façons-là.

LAIBIL (*à un confident*).

Sont-ils nombreux ?

LE CONFIDENT.

Oui.

LAIBIL.

Faites avertir le général.

LE CONFIDENT.

Tout eſt prêt. Il avoit donné ſes ordres ; il va arriver dans l'inſtant.

SCENE VI.

YETAFET, LAIBIL, LE PEUPLE.

LE PEUPLE.

AH ! v'là le révolutionneux !

YETAFET.

Qu'y a-t-il pour votre ſervice, mes amis ?

LE PEUPLE.

Faut que tu nous conduiſes à Verſailles.

YETAFET.

Je ſuis fait pour obéir à toutes vos volontés & mourir à votre ſervice ; mais permettez que je vous repréſente.

LE PEUPLE.

Il n'y a pas de repréſentation qui tienne, faut marcher.

YETAFET.

Mais ſongez combien de malheurs vont être la ſuite de cette démarche.

LE PEUPLE.

Je n'avons pas beſoin de biaux diſcours. Je t'avons fait not' commandant pour que tu nous obéiſſes ; ainſi marche, ou à la lanterne !

YETAFET (*à Laibil*).

Vous l'ordonnez, Monſieur.

LAIBIL.

C'eſt la volonté du peuple.

YETAFET.

Allons mes amis, je vais mourir à votre tête.

(Tous ſortent).

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LA PEYROUSE (*entre dans la ſalle d'un hôtel au palais-royal*).

FUT-IL jamais un homme plus malheureux! aſſailli, perſécuté au milieu de ma patrie, ne reconnoiſſant ni ſes loix, ni ſes troupes, ni ſes juges; je ne trouve aucun appui; je ne puis même rencontrer un ami qui m'explique ce que mon eſprit ne peut concevoir..... Mais enfin je goûterai peut-être un peu de calme dans cette maiſon, & j'y prendrai les inſtructions que je ne ſens que trop m'être néceſſaires..... Hola, quelqu'un! —

SCENE II.

LA PEYROUSE, LA MAITRESSE DE L'HOTEL.

LA PEYROUSE.

AH! Madame, je ſuis au déſeſpoir que vous ayez pris la peine de venir vous-même.

LA MAITRESSE.

Monſieur, je ne fais que mon devoir.

LA PEYROUSE. (*à part.*)

Enfin je vais trouver un être raiſonnable. Madame, je viens m'établir chez vous.

LA MAITRESSE.

Monsieur, vous ne pouvez mieux faire. Vous saurez toujours les nouvelles le premier ; car tous ces Messieurs de l'assemblée se réunissent ici. Qu'est-ce que Monsieur desire pour son dîner ?

LA PEYROUSE.

Ce que vous voudrez, Madame, un poulet & des cotelettes de mouton.

LA MAITRESSE.

Il est indifférent pour Monsieur que ce poulet soit un perdreau, & les cotelettes du chevreuil.

LA PEYROUSE.

Je préfére le mouton & la volaille.

LA MAITRESSE.

Il n'y en a pas dans la maison. Depuis la révolution on ne mange que du gibier en France. Monsieur est-il bien pressé de dîner ?

LA PEYROUSE.

Pressé, Madame, je n'ai rien pris de la journée, & je suis horriblement fatigué.

LA MAITRESSE.

Il faudra que Monsieur ait la bonté d'attendre un moment, parce que le cuisinier fait un service.

LA PEYROUSE.

Que je ne vous dérange pas ; je n'ai pas besoin de beaucoup d'apprêts, & puisque le cuisinier fait un service, il peut me faire réchauffer quelques plats sans que cela le dérange.

LA MAITRESSE.

Monsieur ne me comprend pas bien ; c'est son service militaire qu'il fait en ce moment ; il est au corps-de-garde.

LA PEYROUSE (*avec surprise.*)

Son service militaire !

LA MAITRESSE.

Oui, Monsieur, il est major, & sans mon compere qui est colonel, il l'eût été, car c'est

un bel homme. Meſſieurs les gardes-françaiſes ont rechigné un moment, mais les bourgeois les ont mis à la raiſon. Notre tour de commander eſt enfin venu.

LA PEYROUSE.

Me voilà retombé dans les mêmes énigmes !... Madame, pendant que nous cauſerons ici, ayez la bonté de me faire donner un morceau de pain.

LA MAITRESSE.

Volontiers, Monſieur, je vais donner des ordres, & ſi nous pouvons avoir ſeulement deux fuſiliers, vous en aurez dans moins de deux heures.

LA PEYROUSE.

Deux heures ! deux fuſiliers !

LA MAITRESSE.

Oui, Monſieur. Oh, que cela ne vous inquiete pas, nous ne manquerons pas de fuſiliers ; depuis que nous ſommes libres, tout le monde eſt ſoldat.

LA PEYROUSE.

Mais, Madame, ce mot de liberté retentit ſans ceſſe à mes oreilles ; dites-moi un peu ce que l'on entend par-là en France ?

LA MAITRESSE.

Monſieur ne ſait pas ça encore ! Oh, c'eſt bien plus beau qu'autrefois ! actuellement, Monſieur, tout le monde a le droit de faire des motions ; vous n'avez qu'à mettre la tête à la fenêtre, vous en entendrez dans le jardin. Et puis quand on a acheté une livre de pain, on eſt bien ſûr de la manger, parce qu'on la fait eſcorter par un grenadier. Nous n'allons plus nous promener le dimanche qu'entre deux ſentinelles. Cela a bon air, Monſieur, on voit tout de ſuite que tout le monde eſt libre.

LA PEYROUSE.

Voilà certainement de grands caractères de liberté. Mais eſt-on plus heureux ?

LA MAITRESSE.

Oh, non, Monſieur. Tout le monde ſouffre. Les marchands ſont ruinés, les ouvriers ſont ſans travail, les domeſtiques ſans place, & vous ne trouverez pas un écu dans Paris.

LA PEYROUSE.

Tout ceci eſt déſaſtreux. Je vois que les grands ſeuls profitent de cette liberté aux dépens du peuple.

LA MAITRESSE.

Oh, que non, Monſieur. Les grands ſont plus malheureux que nous encore. Ils ſont tous chaſſés du Royaume, on brûle leurs châteaux, on coupe leurs bois, & perſonne ne veut les payer.

LA PEYROUSE.

Mais qui profite donc de ce changement ?

LA MAITRESSE.

On dit que c'eſt l'homme.

LA PEYROUSE.

Mais quel homme.

LA MAITRESSE.

Ma foi, ce n'eſt pas nous toujours. Si nous avions ſeulement du pain !

LA PEYROUSE.

Quoi, Madame, eſt-ce que la famine eſt en France ? Eſt-ce qu'il n'y a pas eu de recolte cette année.

LA MAITRESSE.

Oh, Monſieur, la plus belle qu'on ait jamais vue. Mais cela n'empêche pas que le pain ne ſoit la choſe du monde la plus rare. Je vous jure que nous avons à Paris plus de poudre à canon que de farine.

LA PEYROUSE.

Mais quelle peut être la cauſe de cette diſette ?

LA MAITRESSE.

Vous le ſavez bien, Monſieur.

LA PEYROUSE.

Je vous jure que tout eſt un myſtère pour moi.

LA MAITRESSE.

Mais, Monſieur ſait bien que ce ſont les ariſtocrates.

LA PEYROUSE.

Je vous jure que je ne vous comprends pas.

LA MAITRESSE.

Tout le monde ſait que les ariſtocrates empêchent les boulangers de cuire, les moulins de tourner, ils ne laiſſent pas même écouler les rivières.

LA PEYROUSE.

Mais qu'entendez-vous par ces ariſtocrates.

LA MAITRESSE.

Ce que j'entends ? Ces monſtres qu'il faut égorger..... ces hommes..... tenez, je vais vous chercher les petits imprimés, ils ne parlent que de cela. (*Elle veut ſortir & rentre effrayée*) entendez la nation..... écoutez.

LE PEUPLE (*dans le jardin.*)

A la lanterne ! L'accapareur de bled ! L'ariſtocrate !

LA MAITRESSE.

Vous allez ſavoir, Monſieur, ce que c'eſt qu'un ariſtocrate, mais il faut vous dépêcher, car ſon affaire ſera bientôt faite..... mettons-nous à la fenêtre..... Oh, ciel ! ils ſont à ma porte ! c'eſt peut-être mon mari qu'ils cherchent !.... Ah : je ſuis perdue !... ſi la nation entre ici, ju ſuis ruinée.

SCÈNE III.

LA PEYROUSE, LA MAITRESSE, LE PEUPLE.

LE PEUPLE.

A la lanterne ! il eſt ici ! (*à la Maîtreſſe*) vous avez ici un accapareur..... un ariſtocrate.... il faut le pendre.....

LA MAITRESSE (*à genoux & pleurant.*)

Graces, Meſſieurs, graces pour lui ! Je vous jure qu'il n'a de pain que ce qu'il en faut pour noſſeigneurs les Députés !

LE PEUPLE (*appercevant la Peyrouſe.*)

Le voici ! le voici ! à la lanterne !

LA MAITRESSE.

Ciel ! ce n'eſt donc pas mon mari qu'ils cherchent !

LA PEYROUSE (*ſe débattant.*)

Mais que me voulez-vous ?

LA MAITRESSE.

Meſſieurs les Citoyens, je vous aſſure que c'eſt un pauvre garçon qui ne ſe doute de rien. Il eſt ſi loin d'être un accapareur, qu'il n'a pas mangé un morceau de pain de toute la journée.

UN HOMME DU PEUPLE (*tenant un billet*)

Il ne ſe doute de rien ! le pauvre garçon !... Tenez, liſez ce billet.

(*Il lit.*)

Je prie le premier commis de la marine de vouloir bien veiller à des grains que j'ai ſur mon vaiſſeau, & qui ſont pour moi de la plus grande importance.

LE COMTE DE LA PEYROUSE.

Je vous proteſte, Meſſieurs, que ce ſont

quelques sacs de grains que j'apporte de mes voyages, pour faire des expériences.

LE PEUPLE.

Des expériences!... Oui, à nos dépens!.... Tu vas faire une expérience que tu ne répéteras pas deux fois.... Allons à la lanterne! (*Ils l'entraînent.*)

UN DE LA TROUPE.

Attends, je vais faire son affaire; j'ai quatre charges dans mon fusil, (*il vise la Peyrouse, le manque & tombe à la renverse.*)

GUILLAUME.

Son fusil a tiré à rebours, je crois qu'il s'est tué. (*Il veut ramasser le fusil.*)

LE PREMIER HOMME.

(*qui a tiré.*)

Ciel! Guillaume, prends garde à ce que tu vas faire! il y a encore quatre coups à tirer.

GUILLAUME.

Ah bin, puisqu'ils sont si long tems à partir, je n'avons pas le tems de les attendre, j'allons le mettre à la lanterne.

SCÈNE IV.

LA MAITRESSE.

LE malheureux garçon! il a l'air si doux, si honnête! je gagerois qu'il n'est point coupable! Mon dieu! encore si nous n'étions pas libres, on auroit pu le juger.... Apparemment que cela doit être comme cela pour la liberté, il faut d'abord chasser les Parlemens & la Justice... (*Elle regarde à la fenêtre.*) Ciel! le voilà pendu! Cela suffoque!... Ah! la corde casse... Je n'y puis tenir..... Je me trouve mal,..... J'expire.... (*Elle tombe.*)

SCÈNE V.

BIMEAURA LA MAITRESSE.

BIMEAURA.

(Appercevant la Maîtresse).

MADAME du Club? qu'avez-vous?... Elle se trouve mal... *(Il la secoue)*. Madame du Club! Madame du Club!

LA MAITRESSE *(revenant à elle)*.

Où suis-je! ciel!... Est-il mort? le malheureux!

BIMEAURA.

Qui donc?

LA MAITRESSE.

Hélas! ce jeune homme qu'ils ont enlevé de chez moi?

BIMEAURA.

Non! soyez tranquille; c'étoit une erreur... J'ai commandé au peuple de se retirer.

LA MAITRESSE.

Tant mieux, Monsieur, c'est une bonne œuvre que vous avez faite...

BIMEAURA, *(à part)*.

Ce sont d'autres victimes qu'il me faut.

LA MAITRESSE.

Par cet acte d'humanité, je vois bien que vous n'êtes pas de l'avis de ces brigands. Il faudroit les faire pendre avec tous ceux qui les payent & les conduisent... Nous aurons cette consolation là, n'en doutez pas. Ah! Monsieur, que la liberté me fait peur; j'ai bien de la peine à m'y accoutumer.

BIMEAURA.

Cela viendra, Madame du Club! cela viendra! En attendant, allez vous mettre dans votre lit.

LA MAITRESSE.

Oh ! je le crois ; ce qu'il y a de mieux à faire, c'eſt de goûter la liberté dans ſa chambre bien fermée.

(Elle ſort).

SCÈNE VI.

BIMEAURA *(ſeul).*

A QUEL affreux ſupplice me livrent l'incertitude & l'attente !... Non jamais il ne réſiſtera à cette épreuve !... Elle ne peut enfin échapper à ma fureur !... Quelle vaſte carriere va s'ouvrir devant moi. Reken fuira dans ſes montagnes, Laibil rentrera dans le néant d'où il eſt ſorti ; Yetafet !... Yetafet ne vivra.... Yetafet périra.

SCÈNE VII.

BIMEAURA, MONTMICY, CATEPANE, ALMENANDRE, MOLA *(entrent ſucceſſivement).*

MONTMICY.

AH ! cher Bimeaura, que cette rencontre eſt heureuſe pour moi. Depuis un mois je cherchois à avoir avec vous un entretien ſecret.

BIMEAURA.

Que ne parliez-vous, mon enfant, vous connoiſſez mes diſpoſitions pour vous.

MONTMICY.

Je ſais tout ce que je vous dois ; mais depuis long-temps vous ne m'avez rien fait faire, & ſi vous m'abandonniez à moi-même, je ſerai bientôt oublié du public.

BIMEAURA.

Vous ne vous plaindrez pas de ma négligence, quand

quand vous lirez cette motion que j'ai préparée pour vous, elle vous fera le plus grand honneur; il s'agit d'anéantir tous les titres, de supprimer tous les cordons; soyez sûr que c'est du bon.

MONTMICY.

Je reconnois-là vos bontés paternelles.

BIMEAURA.

Allez la lire dans un coin; j'apperçois Catepane qui vient à nous.....Eh bien, Catepane, vous êtes donc bien affligé des réflexions qu'on a faites sur ces arrêts de surséance.

CATEPANE.

Oh, cela ne me fait d'autre peine que le tort que cela fait à mon crédit; c'étoit des choses inutiles à dire; mais Messieurs les journalistes ne se gênent sur rien; ils pourroient cependant se contenter de l'abandon que nous leur avons fait des aristocrates, & ménager les citoyens honnêtes. BIMEAURA.

Que me donneras-tu si je te tire de cet embarras.

CATEPANE.

Ma foi, dix pour cent dans mon premier emprunt; mais que ferez-vous Bimeaura?

BIMEAURA.

Tiens, vas méditer ce mémoire sur les économies à faire dans la maison du roi & celle de la reine; tu en tireras parti pour tes affaires; il y aura des arrangemens à prendre avec les gens à garder & ceux à renvoyer... Tu m'entends!

CATEPANE.

Si je vous entends! Je vous avois deviné avant que vous n'eussiez achevé de parler.

ALMENANDRE.

Bon jour, Bimeaura.

BIMEAURA.

Ah! je ne m'attendois pas à cette surprise.

(Catepane se retire à l'écart pour lire).

ALMENANDRE.

Je ne croyois pas que ma préſence vous fît cet effet. J'ai un aſſez grand intérêt pour me préſenter ſouvent devant vous. Je compte toujours, comme vous ſavez, que vous me porterez au miniſtere de la marine; mais je ne vois point réaliſer cette eſpérance.

BIMEAURA.

Patience, Almenandre; c'eſt déjà beaucoup pour un homme de votre âge d'avoir cru parvenir à ce poſte éminent. Mais voici votre frere Mola qui a plus que vous beſoin d'être conſolé. (*à Mola*). D'où te vient, mon cher Mola, cette ſombre triſteſſe?

MOLA.

Ah! d'où elle me vient! avec le plus grand deſir de faire, rien ne me réuſſit. Quand je fais le Ciceron, on me hue; quand je deviens Céſar, on me berne; il n'y a pas là de quoi ſe réjouir.

BIMEAURA.

Conſole-toi, Mola, je te promets de te faire parler tous les jours à l'aſſemblée pendant un quart d'heure, ſans te compromettre. Tu liras le procès-verbal; car je te ferai ſecrétaire de l'aſſemblée, en attendant que ton frere puiſſe être ſecrétaire d'état. Adieu, mes enfans, je vous laiſſe enſemble, de plus grands objets m'attirent ailleurs.

SCENE VIII.

MONTMICI, CATEPANE, ALMENANDRE, MOLA.

MONTMICI [*finiſſant la lecture.*]

C'EST parfaitement conſtitutionnel.

CATEPANE (*de même.*)

Je ſuis très-content, ça rendra.

MONTMICI.

Meſſieurs, avez-vous lu dans l'ami du peuple tout ce qu'on a dit de moi ?

MOLA.

Je ſais que tu as pour toi l'*ami du peuple* ; moi je n'exiſte que dans le *journal de Paris*, & cette exiſtence vaut bien la tienne. Ce journal a eu depuis deux mois une grande vogue ; il avoit d'abord adopté une plate gravité ; il avoit de la prétention à l'impartialité, & on ne le voyoit que dans les maiſons des ariſtocrates, qui appelloient cette maniere un excellent ton.

MONTMICI.

Ah ! parbleu, c'eſt bien trouvé ; c'eſt du bon ton qu'il faut avec la liberté.

MOLA.

Ce ſont de ces vieux radots qu'il faut leur paſſer ; mais, ma foi, depuis quelque temps ce journal eſt devenu bien bon ; il eſt plein de cette ſainte fureur de l'égalité ; il fourmille de ces raiſonnemens terribles qui renverſent tout ; auſſi il n'y a pas un cabaret où on ne le liſe ; on le préfére déjà au patriote ; il a cela de charmant pour nous, c'eſt qu'il ne rend pas compte de nos ſéances ; tout eſt du cru de l'auteur ; il développe ſes principes & ſes opinions avec bien plus d'aiſance qu'il ne pourroit faire dans cette diable d'aſſemblée, qui n'eſt pas endurante.

ALMENANDRE.

Et c'eſt en cela qu'il eſt plus utile. J'avoue que c'eſt lui qui a décidé mon opinion ſur les biens du Clergé, par ce beau raiſonnement qu'il a mis dans ſon journal, raiſonnement que je regarde comme une des plus grandes découvertes de ce ſiecle

MONTMICI.

Qu'eſt-ce donc ? Je ne me le rappele pas.

ALMENANDRE.

Lorsqu'il a dit : si le Clergé est propriétaire de ses biens, les Officiers de la marine se croiront aussi propriétaires des vaisseaux du Roi. Je trouve qu'il n'y a rien à répondre à cela. Voyez quelle adresse d'avoir lié cette affaire à la défense du Royaume, aux intérêts du commerce ; moi qui vois la marine en grand, & qui ai des vues sur elle, je n'ai pu résister à ce trait de lumière.

MONTMICI.

Il faudra que je me fasse de ces amis : car je n'ai pas été trop content de la peinture qu'a fait l'ami du Peuple de la manière dont j'ai lancé ma Préalable. La Préalable a, je l'avoue, de grands charmes pour moi. Cela évite les discussions, & met tout le monde d'accord. Si l'on avoit lancé la Préalable dès la première séance de l'assemblée, nous ne serions pas où nous en sommes.

MOLA.

Pour moi, quand je me permets de faire le Ciceron, j'ai toujours bien de la peine à me défendre de la division. C'est ma partie. Cela donne double besogne, & développe le caractère.

CATEPANE.

Plusieurs de mes amis m'ont conseillé de me livrer à l'amendement ; mais c'est un travail pénible, pour lequel je ne me suis pas senti bien disposé.

ALMENANDRE.

Quant à moi, j'ai senti que lorsque tout le monde avoit pensé & discuté, la partie de la rédaction me meneroit loin ; aussi ai-je cru quelque temps que j'allois être secrétaire d'état.

MOLA.

J'avoue que je préfére à tous les ministères la gloire que s'est acquise le grand Banaver, le

jour où, par ſon éloquence ſublime & touchante, il a conſolé en quatre mots toute la France des prétendus attentats commis ſur Foulon & Berthier. Je n'ai d'autre ambition que la gloire de l'éloquence, je balancerois entre la campagne des Annonciades & un bon mot de Romeſtierre.

CATEPANE.

Mais tu n'envies pas autant les rôles de Mounier, Lalli & Bergaſſe.

MOLA.

Ah! ce ſont de grands gueux.

MONTMICI.

Meſſieurs, voici une motion que je propoſe en peu de mots. Allons à l'opéra.

MOLA.

Je ſuis de l'avis du préopinant.

CATEPANE.

Quoi, Mola, il faut te huer ſur une motion de ce genre-là. Il falloit dire : j'appuie la motion, puiſque tu parlois le ſecond ; c'eſt à moi à être de l'avis du préopinant. Apprends au moins à les former.

ALMENANDRE.

Meſſieurs, la délibération eſt unanime, car je donne ma voix pour la motion, ainſi, partons.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

BIMEAURA, PECHEILLAR.

BIMEAURA.

SA douleur, cher Pecheillar, alarme mon cœur.

PECHEILLAR.

Tes alarmes ne ſont que trop bien fondées.

Tout eſt manqué. Le déteſtable dévouement du Roi, ſa perfide humanité ont déjoué l'intrigue la mieux ourdie.... Mais à quoi ſert-il de te détailler nos déſaſtres?

BIMEAURA.

Ah! Parles, je t'en conjure, il eſt important de m'inſtruire.

PECHEILLAR.

Eh bien! apprends en peu de mots que cette colonne redoutable d'hommes déguiſés, de ſoldats armés, d'artillerie menaçante, n'ont pu ébranler le monarque dans ſa réſolution, il s'eſt préſenté à ſon peuple avec la confiance d'un père. Nous avons répandu beaucoup de ſang pour exciter au carnage, mais les gardes-du-corps ſe ſont laiſſé maſſacrer ſans ſe défendre, victimes de leur modération & de leur obéiſſance. Rien n'a plus dérangé nos plans, que ce ridicule caprice, que les Ariſtocrates appellent un ſentiment noble & généreux, auquel les Gardes-Françaiſes ſe ſont abondonnés pour arracher à une juſte mort les ennemis de la patrie. Cependant, au milieu de ce déſordre, nous avons pénétré juſques dans l'appartement de la reine; les aſſaſſins, juſqu'à ce moment, ont ſoutenu leur réſolution: ſi tu ſavois quel homme entretenoit leur féroce courage! enfin nous arrivons auprès du lit Royal, dix lances & vingt poignards ſe levent à la fois;.... la reine s'étoit ſauvée, elle avoit trouvé un refuge dans les bras de ſon époux. Nous n'avons pas cependant encore renoncé à notre entrepriſe. Trois fois nous l'avons appellée ſur le balcon, & trois fois ſon courage & cet air de majeſté qui brille en ſa perſonne a déconcerté les conjurés.... Les traîtres n'avoient plus ni ame, ni bras, pour vouloir & pour agir..... L'armée s'eſt enfin emparée de la perſonne du roi & de ſa famille, ils entrent dans la capitale.

BIMEAURA (*avec déſeſpoir*).

Ainſi Yetafet triomphe, & le monarque va voir augmenter l'amour de ſes ſujets ! Tout eſt donc perdu !.... Mais, non, il me reſte encore un parti puiſſant, l'intrigue & la terreur.

PECHEILLAR.

Voici une lettre qu'un de nos fidèles m'a chargé de te remettre en mains propres.

BIMEAURA.

Donne vîte.... (*il la lit bas & finit haut*).

. . . . . .

. . . . . .

« Traître ! je parts. Tu accuſeras ſans doute » mon courage. Mais j'aime mieux avoir l'appa- » rence de la faibleſſe, que de me couvrir avec » toi de la gloire des ſcélérats. »

Le monſtre ! tout m'abandonne à-la-fois !

SCENE II.

MOUNIER, BIMEAURA, PECHEILLAR.

MOUNIER.

TU triomphes, Bimeaura, des nouveaux déſordres qui affligent la France !

BIMEAURA (*à part*).

Je triomphe ! j'ai la rage dans le cœur !

MOUNIER.

Le malheur rend peut-être injuſte ! mais ton nom accompagne toujours les gémiſſemens de la France déſolée.

BIMEAURA.

Je m'embarraſſe peu de ce que diſent les ennemis de la liberté.

MOUNIER.

Les ennemis de la liberté ! ah ! Bimeaura, ſonges que c'eſt moi qui te parle ; & l'homme qui a le courage de braver le deſpotiſme du

crime, est plus digne que toi de la liberté.

BIMEAURA.

Pourquoi donc te trouvons-nous toujours opposé aux vrais amis du Peuple.

MOUNIER.

Je ne me flatte point ici de t'instruire ou de te convertir. Tu sais mieux que moi, qu'un homme impartial ne peut confondre la liberté avec la licence d'un parti & les excès du Peuple. Tu sens que nous ne pouvons pas croire à la liberté, lorsque le premier citoyen de l'état gémit dans les rigueurs de la captivité; lorsque la force protectrice est anéantie de toute part; lorsque la démocratie, incompatible avec notre population, notre position géographyque & nos mœurs, est la seule ressource qu'on nous offre, après l'anarchie dans laquelle nous sommes plongés; la liberté existe, dit-on, dans la balance des pouvoirs, & juges de quel côté penche la balance, puisque de simples femmes ont suffi pour priver même de la liberté, le monarque qui doit contrebalancer les excès de l'autorité populaire; tu sens que lorsque la liberté, que tu prétends avoir conquise, n'est qu'une calamité publique, il est impossible de ne pas regretter celle qui nous étoit offerte, & que nous obtenions sans convulsion.

BIMEAURA.

Je reconnois là les derniers regrets de l'aristocratie expirante, & qui ne peut rendre hommage à l'autorité souveraine du peuple.

MOUNIER.

Ce n'est pas à moi sans doute que tu comptes en imposer par cette ridicule expression. Réserve tes ressorts usés pour ce peuple malheureux que tes intrigues agitent. Sans doute il m'est démontré qu'il faut que le peuple règne pour que les scélérats intrigans soient maîtres. Tu ne t'es fait

tribun

tribun que parce que tu ne pouvois être despote; & ces prétendus aristocrates sont si éloignés de te disputer l'autorité que tu veux acquérir, que s'il étoit possible de rappeller le despotisme, qui pour jamais a fui ces contrées, ils te rapprocheroient du trône. Au reste, je ne me dissimule pas tes succès : toi & tes coupables adhérans, vous n'avez que trop bien joué votre rôle; vous avez supplanté ceux qui exerçoient l'autorité, pour vous mettre à leur place : l'édifice de votre puissance s'élève au milieu des ruines : le sang a cimenté vos trophées; mais songes que les larmes peuvent les dissoudre. Le dernier terme de l'autorité est souvent la perte des ambitieux, actuellement que vous l'avez toute acquise....

BIMEAURA *(à part.)*

Toute acquise ! ce mot est cruel, au moment où elle m'échappe.

MOUNIER.

Nous allons voir quel usage vous en saurez faire. Crois-tu que la liberté ne répugne pas à ces recherches inquisitoriales, à ces délations, à ces entraves qui gênent & l'opinion & la marche des citoyens ?

Il est plus dangereux d'approfondir la conduite de nos démagogues, que celle de nos anciens despotes. Enfin, je suis un citoyen comme toi, libre comme toi, & il me faut une espèce de courage pour dire que je désapprouve tes principes.

Je crois que tu bouleverses sans précaution ma triste patrie, & je ne puis éclairer mes concitoyens ! Si tu ne désirois que le bonheur de la France, pourquoi étouffer nos voix au lieu de juger nos principes ? Crois-tu que la fureur & l'emportement soient des situations faites pour des législateurs ? Nous espérions une constitution sage d'un pouvoir législatif, & nous ne

devons plus attendre qu'une révolution funeste d'un pouvoir convulsif.

Tout est à-la-fois ébranlé, tout est à l'essai dans l'Empire; les passions s'agitent dans tous les sens; c'est sur ce fond mobile que tu compromets les destinées de la France, que tu prétends élever tout-à-coup un édifice où nos mœurs, nos habitudes & nos sentimens seront également contrariés. Ah! rends au charlataniſme la magie des surprises, & que la saine politique déploie avec sagesse l'art heureux des tempéramens.

BIMEAURA.

Il n'est pas juste que je reçoive seul cette bordée de patriotisme, j'en abandonne le reste à l'ambitieux qui se présente.

SCÈNE III.

MOUNIER, YETAFET.

MOUNIER (*à Bimeaura qui sort*).

OUI, sans doute, je n'ai pour tous les hommes qu'un poids & une balance.

YETAFET.

Ce n'est pas moi, j'espère que vous confondez avec ce traître.

MOUNIER.

Yetafet, vous n'attendez pas de moi, que dans ce moment d'attentat de tous genres, je déguise mes opinions; plus vous avez élevé votre puissance, plus j'exale ma liberté & mon courage.

YETAFET.

Que dites-vous de ma puissance? Je ne fais qu'obéir au peuple qui commande.

MOUNIER.

Je suis familiarisé avec le langage du déma-

gogue, il doit l'attribuer tout au peuple qu'il conduit. Mais enfin, Yetafet, vous n'espérez pas pouvoir étouffer ce cri qui vous demandera éternellement compte de la liberté de notre roi ; vous direz sans doute un jour pourquoi vous avez ignoré seul dans Paris les mouvemens du peuple ; pourquoi vous avez assuré que tout étoit calme, au moment où on alloit tout égorger. Je ne vous dirai qu'un mot. Ou vous avez fomenté ces derniers troubles, & vous êtes un traître ; ou vous les avez ignorés, & vous êtes un général incapable. Il faut ici sacrifier votre conscience ou votre amour propre. Je vous abandonne peut-être aux déchiremens de l'un & de l'autre. (*Il sort*).

SCÈNE IV.

YETAFET, (*seul*)

ILS ne m'ont que trop deviné ! j'espérois conserver ma popularité & mon crédit... L'un & l'autre sont également compromis ; je n'ai trompé ni le monarque, ni le peuple, & dans cette affreuse journée, j'ai donc uniquement servi les intérêts de Bimeaura.

SCÈNE V.

LA PEYROUSE, YETAFET.

LA PEYROUSE.

YETAFET, je me mets sous ta sauvegarde. J'ignore tous les nouveaux usages de ma patrie & mes moindres actions deviennent des crimes. Sauve-moi des périls où mon ignorance me plonge.

YETAFET.

Ton embarras me touche & tes peines ne

dureront pas long-temps. Je te fais caporal dans la milice, endosse l'uniforme, alors tu pourras agir & parler. Rends compte de tes travaux à l'assemblée; & peut-être obtiendras-tu pour récompense l'honneur d'assister à une des séances. Adieu.

SCÈNE VI.

LA PEYROUSE, (*seul.*)

VOILA donc le terme de mes travaux pénibles!..Mais je dois m'oublier moi-même au milieu des malheurs qui accablent mon roi.

SCÈNE VII.

LA PEYROUSE, O PARIA.

O PARIA (*tout couvert de rubans*).

PARTONS pour la France, capitaine! partons, je viens de voir apprêter le repas de nation! des têtes sanglantes! des cadavres déchirés! c'est quelque bête féroce qui vit de chair humaine, partons pour la France. Partons.

LA PEYROUSE.

D'où vient cet accoutrement nouveau?

O PARIA.

C'est un préservatif contre sa voracité.

LA PEYROUSE.

Oui, partons, O Paria, fuyons ces terribles contrées. Je croyois y recevoir un autre accueil, & si tout le monde n'est pas dupe, la découverte des gens qui profitent de cet affreux bouleversement, sera le problême dont la solution occupera mes vieux jours.

FIN.